Revista Agustiniana 177 (2017) 389-398

QUAND MARTIN LUTHER PRIAIT AVEC LES PSAUMES ET INCITAIT SES CONTEMPORAINS A LES MÉDITER

MATTHIEU ARNOLD

Entré au couvent le 17 juillet 1505, à la suite d'un vœu fait à sainte Anne alors qu'il se sentait en danger de mort («Sauve-moi, sainte Anne, et je me ferai moine»), Luther s'est familiarisé avec le Psautier au monastère, puisqu'il l'a chanté et médité lors des sept offices canoniaux réguliers, depuis les matines jusqu'aux complies, ce qui permettait aux moines de chanter l'intégralité du Psautier en l'espace d'une semaine. Dans une prédication de 1545, Luther déclare avoir connu le Psautier « presque par cœur [1]». Aussi n'est-il guère surprenant qu'il le cite abondamment dans les différents genres littéraires dans lesquels il s'est exprimé par écrit. Pour lui, le Psautier est une sorte de résumé de la Bible, qui expose tous les types de situations humaines: «Je pense qu'il n'y a eu ou ne pourra y avoir aucun livre, rassemblant les exemples ou les légendes des saints, plus remarquable que le Psautier. [...] Car nous n'y trouvons pas seulement ce qu'ont fait un ou deux saints, mais ce que font le chef même des saints ainsi que tous les saints, comment ils se comportent vis-à-vis de Dieu, de leurs amis et de leurs ennemis, et comment ils agissent dans tous les malheurs et les dangers, et les acceptent [2]». C'est là aussi qu'on trouve tous les types de prières, des plaintes les plus douloureuses aux louanges les plus remarquables.

Dans sa vie et dans sa théologie, les Psaumes ont toujours revêtu une place particulière. Son premier cours (1513-1515) a eu trait aux Psaumes, et sa première publication, en 1517, a eu pour objet les *Sept Psaumes de la pénitence.* Luther n'a pas seulement commenté ou traduit les Psaumes: ces derniers ont nourri sa prière, lui soufflant les mots de ses actions de grâces,

1 Weimarer Ausgabe [WA] 51, 34, 11–35, 1.

2 WA, section Deutsche Bibel [DB] 10 I, 90, 11-18.

de ses plaintes et de ses demandes. «Quand je sens que des occupations ou des pensées étrangères m'ont rendu froid et m'ont ôté l'envie de prier [...], je cours dans ma chambre ou, si c'en est le jour et l'heure, à l'église parmi la multitude, et commence par réciter, [...] pour moi même, les Dix Commandements, la Foi [= le Symbole des Apôtres] et, si j'en ai le temps, quelques paroles du Christ, de Paul ou des Psaumes [...] [3]». Il s'en inspire également largement dans les opuscules de prière qu'il publie en 1522 (*Betbüchlein*) et en 1535 (*Une simple manière de prier*). En 1539, lorsqu'il publie une préface à l'édition complète de ses écrits allemands, Luther prend le psaume 119 (118) comme fil directeur de son introduction à la véritable théologie, car ce psaume présente trois règles essentielles: *oratio* –la prière–, *meditatio* –la rumination du texte biblique– et *tentatio* –la tribulation ou les assauts du diable que suscite nécessairement l'annonce de la Parole de Dieu– [4].

I. Commenter la prière des Psaumes: le premier cours sur les Psaumes (1513-1515) et la première publication de Luther (1517)

Promu docteur en théologie de l'Université de Wittenberg les 18 et 19 octobre 1512, Luther fut appelé ensuite à occuper la chaire qui avait été jusqu'alors détenue par Johannes von Staupitz, son supérieur au sein de l'ordre des Augustins. Il lui fallait donner des cours sur les livres bibliques.

Tout naturellement, son premier cours (1513-1515) porta sur le livre des Psaumes, le livre qui lui était le plus familier [5]. En même temps, l'importance de ce livre, avec ses 150 Psaumes, explique que Luther n'ait pas commencé son cours avant l'été de 1513. Afin de faciliter la tâche à ses étudiants, il fit imprimer le Psautier en latin, en se fondant sur une édition parue à Leipzig, et donna, outre une importante préface à l'ensemble du livre, pour chaque psaume un titre et un sommaire. Les étudiants pouvaient annoter cet exemplaire avec les gloses interlinéaires et les gloses marginales que leur dictait Luther.

---

3 Martin Luther, *Œuvres* [= MLO], t. VII, Genève, Labor et Fides, 1962, p. 197.

4 Voir Luther, *Œuvres*, t. II, éd. Marc Lienhard et Matthieu Arnold, Paris, Gallimard, 2017, p. 843-845 ; Arnold, M., «Vivre en théologien. Les préfaces de Luther aux éditions complètes de ses écrits (1539 et 1545) », *Positions luthériennes* 65 (2017), p. 239-249. C'est également en lien avec le Psautier que, vingt ans plus tôt, Luther avait écrit qu'on devient théologien « dans la mort et dans la damnation, et non en cherchant à [tout] comprendre, en lisant ou en spéculant» (voir WA 5, 163, 28-29 ; *Études sur les Psaumes*, 1519-1521).

5 Voir Arnold, M., *Martin Luther*, Paris, Fayard, 2017, pp. 67-71 et 95.

À raison de deux heures par semaine, ce dernier commenta le Psautier de manière approfondie à partir de la mi-août de 1513, et sans doute termina-t-il son cours vers la mi-octobre de 1515, avant les vacances d'automne. Même si Luther n'avait pas appris l'hébreu et que, en 1513, il ne pouvait pas encore bénéficier du concours de Philippe Melanchthon (ce dernier n'arriva à Wittenberg que cinq ans plus tard), il ne s'en tint pas au latin de la Vulgate: il se fonda notamment sur le *Psautier quintuple* (1509) de l'humaniste Jacques Lefèvre d'Étaples, qui proposait notamment une traduction de Jérôme fondée sur l'hébreu [6]. Il se servit aussi –toujours dans le but de se rapprocher du texte original hébreu– des travaux de Nicolas de Lyre, célèbre exégète du Moyen Âge. Bien entendu, les interprétations d'autres interprètes médiévaux (ainsi, Hugues de Saint-Cher) et des Pères de l'Église (au premier rang desquels Augustin et Jérôme) ne lui étaient pas inconnues.

Dans la préface imprimée de l'édition qu'il distribue à ses étudiants, Luther affirme que le Christ est la porte et la clé du Psautier. Dans son commentaire manuscrit, il précise: «"Venez à lui et laissez-vous éclairer, et votre visage ne sera pas couvert de honte !" Ps. 33 [, 6.] D'autres pourtant font un détour et souhaiteraient pour ainsi dire fuir devant le Christ. [...] Mais, quant à moi, chaque fois que j'ai un texte semblable à une noix, dont la coquille m'est dure, je le jette aussitôt contre le rocher et je trouve le noyau le plus délicieux [7]». Luther reprend l'interprétation christologique des Psaumes, qui était présente dans l'exégèse chrétienne, mais en lui donnant un caractère exclusif: le Christ est celui qui prie les Psaumes, ce qui implique que le croyant qui les récite actuellement apprend à le faire à partir du Christ et en lui. C'est à Augustin que Luther emprunte l'idée que les Psaumes sont des prières que le Christ prononce pour une part pour sa propre personne, et pour une pour les croyants, qui constituent son corps spirituel [8]. Dans son commentaire, Luther suit la méthode traditionnelle consistant à trouver dans chaque Psaume sinon quatre sens (le sens littéral, le sens allégorique qui se rapporte à l'Église, le sens tropologique qui a trait au fidèle et le sens anagogique qui concerne les fins dernières), du

6 Voir BEDOUELLE, G., «L'humanisme et la Bible», in: Guy Bedouelle, Bernard Roussel, (dir.), *Le temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989, p. 53-121 (ici, p. 73).

7 WA 55 I, 6, 29-34.

8 Voir SPEHR, Ch., «Luthers Psalmen-Vorlesung (1513-1515). Historische und theologische Aspekte», in: Irene Dingel, Henning P. Jürgens (éd.), Meilensteine der Reformation. Schlüsseldokumente der frühen Wirksamkeit Martin Luther, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2014, pp. 18-27 (ici, p. 26) ; SCHWARZ, R., *Luther*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, p. 27.

moins un sens littéral et un sens spirituel, le second pouvant se déployer en plusieurs acceptions [9]. Mais comme il juge que le sens littéral des Psaumes se rapporte à la fois à David et au Christ incarné, il accorde à un sens un poids bien plus important que ne le faisait la tradition.

Même si ce cours est resté inédit, il constitue un témoignage très précieux de l'évolution théologique qui mena progressivement Luther d'une conception punitive de la « justice de Dieu » à une compréhension rassurante de cette justice, qui est en définitive celle que Dieu offre à l'être humain parce que le seul juste, Jésus-Christ, a triomphé du péché et de la mort[10]. Dans son cours, Luther critique l'aveuglement de l'homme pécheur, qui s'efforce en vain de se sauver par ses propres efforts: «Nul ne peut devenir juste par soi-même [11] ». Au contraire, l'être humain doit s'accuser et accepter le jugement de Dieu, car c'est de la sorte seulement qu'il sera apte à recevoir la grâce et la miséricorde divines.

Mais ce premier cours sur les Psaumes n'exprime pas seulement une théologie de l'humilité, en vertu de laquelle seul l'homme qui s'abaisse sera élevé. On y trouve déjà des éléments d'une nouvelle compréhension de la justice de Dieu[12]. Ainsi, à l'automne de 1514, il interprète le Psaume 70 (71), v. 2, « Dans ta justice, sauve-moi et délivre-moi » –un passage qui l'avait tourmenté lorsqu'il l'avait lu et chanté au couvent[13], dans un sens rassurant: «[...] la vérité, la sagesse, la vertu, le salut, la justice, c'est ce par quoi il nous rend forts, sauvés, justes, sages etc. [14]». Luther en va de même lorsqu'il interprète Ps 50 (51), v. 16, «et ma langue exaltera ta justice»: il comprend cette justice comme la justice en vertu de laquelle l'être humain est juste devant Dieu. Toutefois, l'évolution théologique vers une conception exclusivement positive de la justice de Dieu n'est pas entièrement achevée durant le premier cours sur les Psaumes: en effet, çà et là, Luther comprend encore la justice de Dieu comme le jugement qui condamne

9 Voir DAHAN, G., *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval. XII^e-XIV^e siècle*, Paris, Cerf, 1999, pp. 436-440, qui juge plus conforme à la réalité de parler de deux principaux sens plutôt que de reprendre le modèle, que les travaux de Henri de Lubac ont imposé, des «quatre sens» de l'Écriture au Moyen Âge.

10 Sur cette évolution, voir la préface de Luther à l'édition complète de ses œuvres latines: Luther, *Œuvres*, t. II, éd. par LIENHARD, M., et ARNOLD, M., Paris, Gallimard, 2017, pp. 849-858 (texte) et 1140-1444 (apparat critique).

11 WA 55 II, 178, 70.

12 Voir par ex. SCHWARZ, R., *Luther*, p. 31 ; LIENHARD, M., *Luther. Ses sources, sa pensée, sa place dans l'histoire*, Genève, Labor et Fides, 2016, p. 53-57.

13 Voir WA Tr [Tischreden = Propos de table] n° 5247: 5, 26, 18-22.

14 WA 3, 458, 9s.

les œuvres humaines[15]. Il faudra attendre le cours sur l'épître aux Romains (1515-1516) pour que cette évolution soit parachevée. Le 8 avril 1516, Luther écrit à Georg Spenlein, un frère de son ordre: « Donc, mon cher frère, apprends à connaître le Christ, et le Christ crucifié ; apprends à chanter sa louange, à désespérer de toi-même et à dire: "Toi, Seigneur Jésus, tu es ma justice, mais moi je suis ton péché ; tu as assumé ce qui est à moi, et tu m'a donné ce que je n'étais pas." [...] le Christ n'habite que chez les pécheurs [i.e., ceux qui se reconnaissent tels] [...]. Réfléchis bien à ce grand amour, et vois-y la plus douce des consolations[16]. »

La première publication de Luther consiste en un commentaire allemand des sept Psaumes de la pénitence[17]. Il a été imprimé en mars-avril 1517. C'est désormais à un large lectorat que Luther délivre son message de Dieu qui vient au secours de ceux qui reconnaissent qu'ils sont pécheurs et ne cherchent pas à mériter le salut par leurs bonnes œuvres: « Lorsque l'homme décline et qu'il est réduit à néant [...] dans toutes ses œuvres, dans tout son être, au point qu'il n'y a plus là qu'un pécheur misérable, damné et abandonné, c'est alors que viennent le secours et la force de Dieu. [...] Dieu en a ainsi délibéré qu'il aime à exaucer ceux qui crient et se lamentent, et non ceux qui se sentent sûrs d'eux-mêmes et téméraires. [...] Un cœur sincère et contrit n'a sous les yeux que son péché et la misère de sa conscience[18]. »

Dans son commentaire, Luther excelle à trouver des mots nouveaux pour formuler la prière de ceux qui placent toute leur confiance en Dieu. C'est ainsi que, commentant Psaume 6, 9, « Dieu a exaucé mes supplications, Dieu a accueilli ma prière », il écrit: « Ces paroles ne désignent autre chose qu'une âme pauvre en esprit, qui ne possède plus rien que son cri, ses supplications et ses implorations, dans une ferme foi, une forte espérance et un amour incessant. Et la vie et l'être du chrétien doivent être ainsi faits, qu'en dehors de Dieu il ne sache ni ne possède rien, et qu'il ne Le connaisse autrement que par la foi. C'est pourquoi ceux qui sont autrement ne sont pas exaucés par Dieu ; car ils ne l'invoquent pas du fond du cœur, ils ne sont pas pauvres, ils n'éprouvent pas le besoin de l'invoquer ou de l'implorer, ils sont satisfaits et comblés. Et supplier, c'est prier pour

15 Voir WA 3, 465, 2-4.

16 WA, section Briefe [Br], n° 35: 1, 35, 23-27 et 29-32. Traduction Luther, *Œuvres*, t. I, éd. Marc Lienhard et Matthieu Arnold, Paris, Gallimard, 1999, p. 100.

17 Voir WA 1, 154-220 ; MLO I, Genève, 1957, p. 14-91.

18 WA 160, 15-17 ; 165, 10-11 ; 185, 37s. ; MLO I, p. 17, 22s. et 49.

que le mal soit écarté ; mais implorer, c'est prier pour entrer en possession du bien[19]. »

De même, lorsqu'il interprète Psaume 38, 23, « Ne m'abandonne pas, ô Dieu, mon Seigneur, ne t'éloigne pas de moi », Luther met l'accent sur l'humilité de celui qui, se sachant véritablement pécheur, compte sur Dieu seul et se voit en conséquence exaucé: « La nature de Dieu est telle que du néant, il fait quelque chose. C'est pourquoi, de celui qui n'est pas encore néant, de celui-là Dieu ne peut non plus rien faire. Les hommes cependant font de quelque chose autre chose. Mais c'est là œuvre vaine et inutile. C'est pourquoi Dieu n'accueille que ceux qui sont abandonnés, ne guérit que ceux qui sont malades, ne rend la vue qu'à ceux qui sont aveugles, ne rend vivants que ceux qui sont morts, ne rend justes que ceux qui sont pécheurs, ne rend sages que ceux qui sont dépourvus de sagesse, en un mot, ne fait miséricorde qu'à ceux qui sont misérables, et n'accorde sa grâce qu'à ceux qui sont privés de sa grâce[20]. »

Dès ce commentaire de 1517, nous trouvons des propos, que Luther reprendra dans bien des écrits ultérieurs, sur la manière de demander à Dieu. Commentant Psaume 130 (129), 5, « J'ai été dans l'attente de Dieu », il affirme: « Cela signifie: [...] la grâce de Dieu, que j'ai désirée, je l'espère et je l'attends, s'il plaît à mon Dieu de venir à mon secours. À présent, il est des gens qui entendent prescrire à Dieu le but, la manière, le temps et la mesure et, en quelque sorte, lui proposer à lui-même la façon dont ils veulent être secourus par lui, et s'il ne leur en advient pas ainsi, ils perdent courage, ou, s'ils le peuvent, ils cherchent secours ailleurs. Ceux-ci n'espèrent pas en Dieu, ne sont pas dans l'attente de Dieu. [...] Cependant, ceux qui sont dans l'attente de Dieu implorent sa grâce, mais laissent la bonne volonté de Dieu fixer quand, comment, où et par quoi elle leur viendra en aide[21]. »

II. S'adresser à Dieu par les Psaumes: la traduction des Psaumes et les Psaumes mis en musique

« Tout en priant –écrit Veit Dietrich en parlant de Luther en juin 1530, alors que le Réformateur se trouvait à la forteresse de la Cobourg, faute d'avoir pu accompagner les envoyés saxons à la Diète d'Augsbourg–, il insistait sur les promesses des Psaumes, comme s'il était certain que se

19 MLO I, p. 23.
20 MLO I, p. 46s.
21 MLO I, p. 75s.

produiraient toutes les choses qu'il avait demandées[22]. » Ainsi, dans sa prière personnelle, Luther a médité le Psautier avec intensité, y compris après avoir quitté l'habit monastique. Mais il n'a pas gardé pour lui-même la prière des Psaumes ; par sa traduction et ses commentaires allemands des Psaumes, il a mis leur prière à la portée de tous.

> Glorifie le Seigneur, Jérusalem !
> Sion, loue ton Dieu.
> Car il renforce les verrous de ta porte
> et chez toi il bénit tes enfants.
> Il procure la paix à ton territoire
> et te rassasie avec le froment le meilleur.
> Il envoie ses propos à la terre,
> et sa Parole avec célérité.
> Il donne de la neige semblable à de la laine,
> il éparpille le givre comme de la cendre.
> Il jette ses grêlons comme des miettes,
> devant son gel, qui résistera ?
> Il parle, et tout fond, il fait souffler son vent, et c'est le dégel.
> Il montre sa Parole à Jacob,
> ses coutumes et ses décrets à Israël.
> Cela, il ne le fait pour aucune des nations,
> et il ne leur révèle pas ses décrets.
> Alléluia[23].

Avec les Psaumes, Luther loue le Dieu créateur. Même si le thème de la création ne joue pas, dans sa pensée, un rôle aussi central que dans celle de Jean Calvin (1509-1564), Luther n'en insiste pas moins sur l'action de Dieu, depuis les origines, dans l'histoire et dans la nature, en même temps que dans le destin de chaque individu. Le Dieu créateur est aussi le Dieu providentiel, qui veille chaque jour sur les êtres humains. « Je crois, écrit Luther en 1529, dans son *Petit catéchisme* –écrit qui a marqué la piété des protestants luthériens durant quatre siècles et demi–, que Dieu m'a créé, ainsi que toutes les créatures. Il m'a donné et me conserve mon corps et mon âme, mes yeux, mes oreilles et tous mes membres, ma raison et tous mes sens. Il me donne, chaque jour et en abondance, les vêtements et les

22 WA Br 5, 420, 24-26 (annexe au n° 1614).

23 WA 31 I, 431, 21-432, 12. Traduction du psaume 147, 12-20. Voir Matthieu ARNOLD, *Prier 15 jours avec Luther*, Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2017 (2e éd. revue et augmentée), p. 43.

chaussures, la nourriture et la boisson, une demeure, femme et enfants, des champs, du bétail et tous les biens. Chaque jour, il pourvoit suffisamment à tous les besoins de mon corps et de ma vie. Il me protège de tous les dangers, il me préserve et me garde de tout mal. Et tout cela, sans que j'en sois digne, par bonté divine et par miséricorde paternelle[24]. »

Pour Luther, si le psalmiste exhorte à la louange, c'est parce que – hélas– cette dernière n'est pas naturelle: les êtres humains acceptent les bienfaits de Dieu comme allant de soi, ou alors comme s'ils étaient les fruits de leur labeur[25]. En d'autres termes, ils sont sans cesse tentés de se justifier par leurs propres œuvres, au lieu d'ouvrir les mains pour recevoir la grâce divine.

Le plus grand bienfait de cette grâce, précise Luther dans une prédication de 1536 sur le psaume 25, c'est que Dieu entre en relation avec les êtres humains par le biais de sa Parole: « Si Dieu nous donnait le monde entier, plein à craquer de pièces d'or, mais sans nous adresser la parole, ce cadeau serait absolument nul. Mais sa grâce consiste en ce qu'il nous parle, et plus précisément en ce qu'il parle aux pécheurs –c'est-à-dire aux gens qui sont tombés– et en ce qu'il ne méprise pas les égarés. Des orgueilleux et des riches, il ne peut rien faire[26]. »

Lorsqu'on parle de l'apport de Luther à la traduction des Psaumes, on ne peut s'empêcher d'évoquer le psaume 23: c'est dans la traduction de Luther que, depuis près de cinq siècles, les protestants allemands prient les paroles réconfortantes qui commencent par « Le Seigneur est mon berger... (*Der Herr ist mein Hirte...*) ».

C'est également par le biais des cantiques, composés à partir de 1523, que Luther a conféré à certains Psaumes une très large diffusion. Ainsi, la « Marseillaise de la Réforme », *Ein' feste Burg ist unser Gott* (*C'est un rempart que notre Dieu* ; littéralement: *C'est une puissante forteresse que notre Dieu*) constitue une paraphrase du psaume 46. Luther y célèbre le triomphe de la Parole de Dieu sur les attaques du diable et de ses alliés.

Aus tiefer Not, schrei ich zu dir (*Du fond de ma détresse, je crie vers toi*) reprend, quant à lui, en 1523 le cri de détresse du Psaume 130 (129), que Luther avait déjà commenté dans son commentaire du 6e des sept Psaumes de pénitence.

---

24 LUTHER, *Œuvres*, t. II, p. 375.

25 Voir WA 31 I, 433, 34-434, 2.

26 WA 41, 570-572. Traduction MARC LIENHARD, *Martin Luther 1483-1546*, Paris, Presses de la Renaissance (Les grandes figures de la spiritualité chrétienne 5), 2016, p. 109. Voir aussi *ibid.*, p. 115 (commentaire du psaume 118 en 1530), à propos de la foi, qui seule est capable d'apercevoir le cœur paternel de Dieu au milieu des épreuves.

Il s'agit pour le Réformateur, qui à ce moment-là a surmonté sa crise spirituelle et développé une conception nouvelle de la « justice de Dieu », d'un texte qui exprime à la fois l'authentique contrition du pécheur et qui loue la miséricorde divine. Il n'est pas étonnant que Luther ait mis ce Psaume en musique dès 1523, car ce Psaume est le plus propre à exprimer sa théologie: « Car si tu regardes tous les péchés et les torts commis, qui peut, Seigneur, subsister devant toi ? Chez toi rien ne compte sinon ta grâce et ta bienveillance [...]. Si beaucoup de péchés sont en nous, en Dieu il y a bien plus de grâce[27]. »

III. Réconforter avec les Psaumes

Dans ses prédications et dans sa correspondance épistolaire, Luther invite ses auditeurs et ses lecteurs et puiser dans les Psaumes un puissant réconfort. Il n'est pas indifférent que sa toute dernière prédication, prononcée le 15 février 1546[28] (Luther est mort trois jours plus tard), et qui porte sur Matthieu 11, 15s. (« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés [...]. Mon joug est doux, et mon fardeau léger »), se conclut sur des références explicites aux Psaumes: « Car lorsque vous souffrez à cause de moi, c'est "mon joug et mon fardeau" que je vous impose par ma grâce, afin que vous sachiez que votre souffrance plaît à Dieu et à moi, et aussi que je vous donne pour cela la force et le courage. C'est ce que disent aussi le psaume 30 [31, v. 25] et le psaume 27 [, v. 14]: "Fortifiez-vous et que votre cœur s'affermisse, vous tous qui espérez en l'Éternel !" ; c'est-à-dire, vous qui souffrez à cause de lui: votre propre malheur, votre propre péché, votre propre mort, et ce que le diable et le monde vous imposent par surcroît, laissez tout cela s'écrouler et se déchaîner ; pourvu que vous demeuriez fermes et intrépides dans l'attente du Seigneur par la foi, vous avez déjà gagné, vous avez échappé à la mort, vous avez surmonté le diable et le monde[29]. »

De même, dans les dernières lettres qu'il adresse à son épouse Catherine, (elle s'inquiète à bon droit pour de la santé de Martin, qui a entrepris, en plein hiver et malgré sa santé chancelante, un périlleux voyage afin de réconcilier des princes protestants), il recourt aux Psaumes afin de la rassurer. C'est ainsi que, le 10 février 1546, il écrit à la « sainte et inquiète dame Catherine Luther, doctoresse » pour lui enjoindre de ne pas se faire de souci. Non seulement ce dernier est inutile, mais il est encore –selon l'interprétation que lui confère le Réformateur– la cause de tous les malheurs qui l'ont accablé depuis quelques jours: « Si tu ne cesses pas de t'inquiéter,

---

27 Archiv zur Weimarer Ausgabe [AWA] 4, p. 190s.

28 Texte original: WA 51, 187-194.

29 MLO IX, Genève, Labor et Fides, 1961, p. 363.

je m'inquiéterai à la pensée qu'en fin de compte la terre pourrait nous engloutir et tous les éléments nous persécuter. » C'est pourquoi, ordonne Luther, « prie et laisse Dieu s'inquiéter ». « Il écrit, rappelle-t-il en se référant à Ps 55 (54), 23, "Remets ton sort au Seigneur, c'est lui qui s'inquiète pour toi", au psaume LV, et dans beaucoup d'autres passages encore [30]».

Avant d'appliquer ce verset à son épouse inquiète, il y a eu recours avec prédilection dans les lettres destinées aux personnes qui souffrent. «Nous avons un Dieu qui peut faire mieux que ce à quoi nous songeons et qui donne plus que ce à quoi nous nous attendons, écrit-il le 2 août 1537 au prince Jean d'Anhalt. [...] C'est à lui que nous devons recommander nos affaires, et il nous faut les lui confier comme à celui qui se soucie de nous, ainsi que l'écrit saint Pierre [1 P 5, 7]: "Jetez tous vos soucis sur lui, et sachez qu'il a souci de vous." De même, David [Ps 55, 23]: "Jette ton affaire sur le Seigneur, et il prendra assurément soin de toi." Mais si nous ne le faisons pas, c'est en vain que nous nous inquiétons[31]. » Il emploie le même verset pour réconforter un bourgeois que son seigneur a spolié de ses biens ainsi qu'un collègue pasteur [32]. D'autres citations, comme Ps 30, 6 et 118 (117), 18 sont destinées à montrer que la colère de Dieu ne dure qu'un temps, et que jamais il ne livre les siens à la mort [33].

On relèvera enfin que, lorsqu'il s'applique à consoler les personnes angoissées, victimes de la « tentation spirituelle » et qui doutent notamment de leur salut, Luther leur recommande de résister aux assauts du diable par la lecture collective des Psaumes:

> «Mais toi, joins-toi à d'autres, parle leur, lis l'Évangile et les Psaumes avec eux.»
>
> «Faites vous lire à haute voix des passages des Psaumes ou du Nouveau Testament, et prêtez-y attention[34]».

Cet appel à se plonger dans les Psaumes pour les prier, en particulier dans les situations les plus tragiques de l'existence, montre bien la place essentielle que Luther n'a jamais cessé d'accorder au Psautier. Il s'agissait pour lui non pas d'un objet d'étude, même s'il lui a consacré deux grands cours et de nombreuses interprétations, mais d'un véritable livre de vie.

grenep@unistra.fr

30 WA Br n° 4203: 11, 291, 17s. ; traduction Luther, *Œuvres*, t. II, p. 836s.

31 WA Br n° 3168: 8, 109, 13-19.

32 Voir WA Br n° 3755: 10, 69, 11s. ; n° 3917: 10, 402, 14s.

33 Voir MATTHIEU ARNOLD, *La correspondance de Luther*, Mayence, Philipp von Zabern, 1996, p. 571.

34 WA Br n° 3441: 9, 45, 20s.; n° 1941: 6, 323, 27-29.